CAIRN.INFO
CHERCHER, REPÉRER, AVANCER

DE LA LITTÉRATURE INVESTIE : PENSER LE BIOGRAPHIQUE AVEC DIDEROT, STAËL ET SADE

Stéphanie Genand

La Découverte | « Dix-huitième siècle »

2014/1 n° 46 | pages 337 à 349

ISSN 0070-6760
ISBN 9782707182043

Article disponible en ligne à l'adresse :

https://www.cairn.info/revue-dix-huitieme-siecle-2014-1-page-337.htm

Distribution électronique Cairn.info pour La Découverte.
© La Découverte. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - - - 89.156.137.23 - 19/01/2019 11h20. © La Découverte

DE LA LITTÉRATURE INVESTIE : PENSER LE BIOGRAPHIQUE AVEC DIDEROT, STAËL ET SADE

> Éviter le souvenir de ces impressions, ce serait perdre le plus grand des avantages, celui de peindre ce qu'on a soi-même éprouvé.
>
> G. de Staël, *De la littérature*, 1800.

Inscrire la question biographique au sommaire des « nouvelles perspectives de la recherche dix-huitiémiste » relève, en 2013, de la gageure paradoxale. Aux commémorations qui ont récemment scellé, à l'occasion du tricentenaire de la naissance de Rousseau, la vocation programmatique des *Confessions* pour qui tente de raconter sa vie[1] s'ajoute, sur la scène théorique, l'inflation spectaculaire des publications consacrées à une problématique si saturée qu'elle semble désormais menacée d'épuisement[2]. Si la majorité de ces ouvrages privilégient les corpus contemporains et leurs entrelacs génériques, les études dix-huitiémistes ont elles aussi inscrit l'écriture de soi au registre des chantiers incontournables : Michel Delon, dessinant en 1998 les grandes lignes de l'horizon scientifi-

1. Voir notamment Jacques Berchtold, Élisabeth Lavezzi et Christophe Martin (dir.), *Lectures de J.-J. Rousseau,* Les Confessions *I-VI*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2012 et Christophe Martin, « L'enfance d'Émile et l'enfant des *Confessions* », Publications numériques du CÉRÉdI, « Seminaires de recherche », n° 2, 2013.

2. Tel est le programme paradoxal de l'ouvrage co-dirigé par Vincent Broqua et Guillaume Marche, *L'Épuisement du biographique ?*, Cambridge, Cambridge Scholars Publishing, 2013, qui clôt provisoirement une série marquée notamment par François Dosse, *Le Pari biographique : écrire une vie*, Paris, La Découverte, 2011 [2005] et Ann Jefferson, *Le Défi biographique. La littérature en question*, Paris, PUF, 2012 [Oxford 2007].

Document téléchargé depuis www.cairn.info - - - 89.156.137.23 - 19/01/2019 11h20. © La Découverte

que, souligne la double importance de la « littérature intime[3] », à la fois nouveau territoire – « un corpus qui a connu une véritable explosion dans la recherche[4] » – et méthode d'investigation dans ce qu'il définit comme « le goût pour l'analyse de l'écriture de soi[5] ». Plusieurs articles fondateurs, parmi lesquels celui de Jean Sgard en 1980[6], avaient déjà exploré la spécificité problématique des modèles de l'Ancien Régime. Formulée en termes de « dilemme » – « la biographie peut-elle être scientifique[7] ? » – la question de la légitimité obsède un genre historiquement écartelé entre l'éloge moral et la curiosité pour la personne. Estompée par les débats de la poétique moderne, cette profondeur a récemment inspiré plusieurs travaux soucieux de restituer au récit de vie son épaisseur diachronique[8] : déclinée en « histoire(s) de philosophes[9] » ou en « voix des masques[10] », l'écriture de soi au 18e siècle constitue désormais un champ de recherche autonome, doté de concepts originaux[11] et dont les enjeux méthodologiques ont bénéficié des nouvelles lignes de partage qui structurent l'histoire culturelle[12].

Une telle densité exclut *a priori* le biographique des territoires susceptibles d'offrir aux études dix-huitiémistes une matière

3. Michel Delon, « Les nouveaux objets de la recherche dix-huitiémiste en France », dans *La Recherche dix-huitiémiste. Objets, méthodes et institutions (1945-1995)*, Paris, Champion, 1998, p. 132.

4. *Ibid*.

5. Michel Delon, « Introduction », *Dix-huitième siècle*, « Bilan et perspectives de la recherche », n°30, 1998, p. 14.

6. Jean Sgard, « Problèmes théoriques de la biographie », *L'Histoire au 18e siècle*, Edisud, 1980, p. 187-199. Voir aussi Marc Fumaroli, « Des "Vies" à la biographie : le crépuscule du Parnasse », *Diogène*, n°139, 1987, p. 3-30.

7. Jean Sgard, art. cité, p. 194.

8. Voir notamment Sarah Mombert et Michèle Rosellini (dir.), *Usages des vies. Le biographique hier et aujourd'hui (17e-21e siècle)*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 2012.

9. Voir Dinah Ribard, *Raconter, vivre, penser. Histoire(s) de philosophes (1650-1766)*, Paris, Vrin, 2003.

10. Gérald Lahouati, « La voix des masques. Réflexions sur la constitution du genre de l'autobiographie », *Dix-huitième siècle*, n°30, 1998, p. 195-210.

11. Voir Jean Starobinski, « Le style de l'autobiographie », dans *L'Œil vivant II*, Paris, Gallimard, 2001 [1970], p. 109-126.

12. Voir Dinah Ribard, « Philosophe ou écrivain ? Problèmes de délimitation entre histoire littéraire et histoire de la philosophie en France, 1650-1850 », *Annales. Histoire, Sciences sociales*, n°2, 2000, p. 355-388.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - - - 89.156.137.23 - 19/01/2019 11h20. © La Découverte

où puiser prospectives et démarches novatrices. Force est pourtant de constater que la récente historicisation du récit de vie valorise, à l'intérieur d'un dix-huitième siècle irréductible à ses limites chronologiques[13], deux seuils exclusifs : les années 1680-1710, où l'apparition du mot « biographie », sous la plume de Pierre Bayle, juxtapose progressivement au modèle de l'éloge la « poétique des vies particulières[14] », et le retentissement des *Confessions*, dont la publication posthume, en 1782 et 1789, associe les Lumières au « culte de l'individu[15] ». Si ces scansions soulignent la révolution morale et esthétique qui substitue, aux relégations classiques de la personne, sa présence et sa narration – « Je voudrais pouvoir en quelque façon rendre mon âme transparente aux yeux du lecteur[16] », écrit Rousseau au Livre IV –, elles accréditent l'hypothèse d'un 18e siècle sous le signe de l'épiphanie du moi et du « dévoilement domestique[17] ». Si la pertinence de ces évolutions ne saurait être contestée, les travaux de Jean-Claude Bonnet[18] les ayant associées aux mutations de la gloire et à leurs incidences sur les relations entre l'homme et l'écrivain dans l'espace public, elles estompent en revanche l'ultime seuil où se dessine, dans l'ombre de Rousseau et des bouleversements de la fin du siècle, une autre écriture du moi, à la fois disjonctive et problématique.

13. Voir notamment, sur ces enjeux de périodisation, Michel Delon, *L'Idée d'énergie au tournant des Lumières (1770-1820)*, Paris, PUF, 1988, Jean Dagen et Philippe Roger (dir.), *Un Siècle de deux-cents ans ?*, Paris, Desjonquères, 2004, Stéphanie Genand et Claudine Poulouin (dir.), *Parcours dissidents au 18e siècle*, Paris, Desjonquères, 2011 et plus récemment Yves Citton et Lise Dumasy (dir.), *Le Moment idéologique. Littérature et sciences de l'homme*, Lyon, ENS Éditions, 2013.

14. Voir Jean Sgard, « Poétique des vies particulières », dans Christophe Cave et Simon Davies (dir.), *Les Vies de Voltaire : discours et représentations biographiques, 18e-21e siècles*, Oxford, SVEC, 2008, p. 29-41 et Alexis Lévrier, Jean Sgard, « Van Effen et l'écriture autobiographique », *Dix-huitième siècle*, n°44, 2012, p. 503-517.

15. Gérald Lahouati, « La voix des masques », art. cité, p. 201.

16. Rousseau, *Les Confessions*, dans *Œuvres complètes*, I, 1, « Œuvres autobiographiques », dir. Raymond Trousson et Frédéric S. Eigeldinger, Genève, Slatkine, Paris, Champion, 2012, p. 269.

17. Jean-Claude Bonnet, « Le fantasme de l'écrivain », *Poétique*, n°63, 1985, p. 261.

18. Voir, outre l'article précédemment cité, *Naissance du Panthéon. Essai sur le culte des grands hommes*, Paris, Fayard, 1997.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - - - 89.156.137.23 - 19/01/2019 11h20. © La Découverte

Cette étude se propose de cerner les spécificités de ce contre-jour biographique. L'enjeu relève à la fois de la périodisation et de la méthode. Si l'histoire des idées reconnaît au tournant des Lumières, dans le sillage de Michel Delon, une « identité particulière[19] », affranchie de ce qui la précède et de ce qui la suit, la question biographique peine, quant à elle, à singulariser un temps le plus souvent occulté par le mythe rétrospectif du génie :

> […] on suivra l'émergence de la curiosité biographique au cours du 18e siècle, en distinguant trois phases : l'âge des curieux, friands de « minuties » (Brossette, Trublet) ; l'âge des éloges académiques, où la vie des grands hommes est réduite à quelques « grands traits » (La Harpe, Thomas, etc.) ; *l'âge préromantique enfin*, qui marque un intérêt croissant pour le « personnel » des écrivains, commence à trouver que la vie de l'« homme de génie » est sa véritable œuvre, et pose que « le style, c'est l'homme[20] ».

Alors que le concept de « préromantisme » n'offre plus un cadre pertinent pour définir la complexité esthétique et philosophique des années 1780-1820[21], il résiste, en revanche, dans l'analyse critique des relations entre la vie et l'œuvre. La lecture des textes de cette époque révèle pourtant une étape singulière, née du malaise unanimement éprouvé face au programme des *Confessions*. Dénoncé par Diderot, dès l'*Essai sur les règnes de Claude et de Néron*, comme une « lâche et cruelle indiscrétion[22] », l'autobiographie de Rousseau suscite gêne et confusion. G. de Staël explicite, dans ses *Lettres sur Rousseau*, les motifs de cette réticence :

> Cet ouvrage n'a pas sans doute ce caractère d'élévation qu'on souhaiterait à l'homme qui parle de lui-même, ce caractère qui fait pardonner la personnalité, parce qu'on trouve simple que celui qui le possède, soit important à ses yeux comme aux nôtres[23].

19. Michel Delon, *L'Idée d'énergie*, ouvr. cité, p. 28.

20. José-Luis Diaz, *L'Homme et l'œuvre*, Paris, PUF, 2011, p. 7 (nous soulignons).

21. Voir les actes du colloque organisé à Clermont-Ferrand les 29 et 30 juin 1972 sur cette question : Paul Viallaneix (dir.), *Le Préromantisme : hypothèque ou hypothèse ?,* Paris, Klincksieck, 1975.

22. Diderot, *Essai sur les règnes de Claude et de Néron* [1779], *Œuvres*, Paris, Gallimard, 2010, p. 723.

23. Staël, *Lettres sur les écrits et le caractère de J.-J. Rousseau* [1788], *Œuvres complètes de Madame de Staël*, I, 1, éd. Florence Lotterie, Paris, Champion, 2008, p. 88-89.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - - - 89.156.137.23 - 19/01/2019 11h20. © La Découverte

Loin de tisser une passerelle naturelle entre l'auteur et ses écrits, la transparence des *Confessions*, fût-elle utopique, met en lumières une réalité synonyme de trivialité et de détails indignes. Raconter sa vie suppose d'assourdir une « personnalité » susceptible d'avilir ou de ridiculiser le projet moral qui préside à l'écriture de soi. Si les motifs de Staël diffèrent de ceux de Diderot, vibrant de la violente querelle qui l'oppose à Rousseau quelques années plus tôt, ils n'en nourrissent pas moins la réception problématique des *Confessions*. À qui leur prête la vocation d'un seuil programmatique où s'inaugure « la personnalisation de la littérature[24] », les résistances contemporaines opposent une lecture critique qui distingue, chez Rousseau, l'ambition stimulante de la méthode contestable :

> Tous les autobiographes de l'époque romantique voient dans les *Confessions* de J.-J. Rousseau, à la fois un modèle et un contre-modèle. […] Mais l'admiration inconditionnelle de l'époque révolutionnaire a fait place à l'endroit de l'autobiographe et du penseur politique à une attitude de retrait, même si la *Nouvelle Héloïse* continue à être admirée sans restrictions, parce qu'elle ne semble remettre en cause, du moins à une lecture rapide, ni la vie privée de l'auteur, ni l'ordre social, qu'elle se situe dans la fiction[25].

Les années 1780-1820 dessineraient ainsi, de Diderot à Chateaubriand, un tournant biographique né dans l'ombre polémique – le « spectre », pour reprendre la formule de B. Didier – de Rousseau.

L'enjeu dépasse les simples concomitances du calendrier : la lecture des *Confessions*, loin d'inaugurer une vague d'imitations où s'officialiseraient le règne de l'individu et le détail de sa personne, nourrit *a contrario* une redéfinition de l'écriture de soi. Si l'intime constitue désormais une trajectoire possible de l'œuvre, reste à déterminer les conditions de son émergence chez des auteurs soucieux de composer avec les injonctions paradoxales de leur époque : comment se montrer en évitant l'écueil de l'impudeur et de la vulgarité ? Jean-Claude Bonnet, analysant « cette présence bizarre,

24. José-Luis Diaz, *L'Homme et l'œuvre*, ouvr. cité, p. 84.

25. Béatrice Didier, « Le paratexte des *Mémoires d'outre-tombe* et le spectre de Rousseau », dans Jacques Domenech (dir.), *Autobiographie et fiction romanesque. Autour des* Confessions *de J.-J. Rousseau*, Nice, Association des publications de la Faculté des Lettres, 1997, p. 205.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - - - 89.156.137.23 - 19/01/2019 11h20. © La Découverte

encombrante et parfaitement incongrue de l'écrivain vivant[26] », met au jour les contradictions d'un âge écartelé entre le « fantasme fétichiste[27] » suscité par la personne de l'auteur – ses images, ses lieux, sa conversation immortalisée lors de la visite qui consacre la nouvelle visibilité de l'homme de lettres – et les stratégies d'évitement qu'elle impose. Aux partisans de la révélation exhaustive, qui offrent à la curiosité du public le monument de leurs confessions ou l'omniprésence de leur image – ce que Jean-Claude Bonnet qualifie ailleurs de « royauté iconique[28] » – s'opposent les masques et les dissociations qui compromettent l'identification définitive de l'auteur à l'homme réel. Cette « esthétique du composé[29] », magistralement illustrée par l'œuvre de Diderot, définit peut-être le programme de ce moment post-rousseauiste : au projet d'une littérature au service de la connaissance de l'homme s'ajoute la négociation d'un héritage qui privilégie, dans une démarche originale, le masque sur la nudité et le théâtre sur l'identité fixe. Au « je suis » succède le « qui suis-je ? », aux autobiographies les confidences voilées, à la transparence la confusion d'une écriture irradiée par la présence de l'auteur sans qu'aucun pacte autorise l'identification d'un modèle générique.

Cette résonance, assimilant la lecture à l'expérience diffuse d'une rencontre, peine à se constituer en démarche cohérente. Captive de l'échelle subjective de l'interprétation et des concepts toujours suspects de « projection » ou d'« empathie », elle compense ce déficit critique en postulant un lien entre l'auteur et ses personnages. Une telle démarche, outre qu'elle fragilise l'analyse plus qu'elle ne la légitime, émane le plus souvent des lisières de l'œuvre, cette dernière refusant sciemment d'abolir la frontière qui sépare la vie de la fiction. Michel Delon, commentant l'immense travail de composition de *Justine ou les malheurs de la vertu*, précise ainsi que « Sade *s'investit* dans ce qui n'était qu'une nouvelle parmi d'autres et [qu']il s'y travestit alternativement en Juliette et en Justine, en Rodin et en

26. Jean-Claude Bonnet, « Le fantasme de l'écrivain », art. cité, note 17, p. 260.
27. Art. cité., p. 261.
28. Jean-Claude Bonnet, « Les vies brèves de Diderot », dans Nathalie Lavialle et Jean-Benoît Puech (dir.), *L'Auteur comme œuvre : l'auteur, ses masques, son personnage, sa légende*, Orléans, Presses Universitaires d'Orléans, 2000, p. 51.
29. *Ibid.*, p. 267.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - - - 89.156.137.23 - 19/01/2019 11h20. © La Découverte

sa fille[30] ». Albertine Necker de Saussure, lectrice sensible de *Delphine*, soulignait de même en 1820 l'étroite ressemblance qui unit l'héroïne de Staël à son auteur : « Sans cesse on retrouve Madame de Staël dans cet ouvrage : ce sont ses goûts, ses jugements, c'est sa théorie sur les devoirs de l'amitié[31]. » Barbey d'Aurevilly, rédigeant le portrait à charge de Diderot, dénonce enfin l'omniprésence de celui qui, « dans ses romans, comme dans ses autres livres, ne s'oublie jamais. […] Peintre qui crevait sa peinture pour passer sa tête par le trou de sa toile, afin qu'on le vît bien et qu'on l'entendît bien toujours[32] ». Qu'il s'agisse de louer ou de condamner, l'hypothèse d'une identification de l'auteur à son texte reste une hypothèse extérieure, d'autant plus vulnérable qu'elle ajoute, au coup de force qui transgresse le contrat fictionnel, la réactivation de « la vieille question "la vie et l'œuvre[33]" ». Cette contribution voudrait déplacer cette lecture à l'intérieur des textes de la fin du siècle : révéler que ce pacte tacite, s'il ne laisse au lecteur d'autre choix que de *sentir* une ressemblance faute de pouvoir la *fonder*, détermine une conception spécifique de l'identité, du personnage et du texte. Dispersées, ouvertes, « composites[34] », ces œuvres défendent une littérature *investie*, autrement dit portée intellectuellement et affectivement par un auteur qui ne dissocie plus, sans pour autant raconter sa vie, la création de l'existence ni de ses engagements :

> Je sais combien il est facile de me blâmer de mêler ainsi les affections de mon âme aux idées générales que doit contenir ce livre ; mais je ne puis séparer mes idées de mes sentiments ; ce sont les affections qui nous excitent à réfléchir, ce sont elles qui peuvent seules donner à l'esprit une pénétration rapide et profonde[35].

30. Michel Delon, « Sade autobiographe », dans Jacques Domenech (dir.), *Autobiographie et fiction romanesque*, ouvr. cité, p. 204 (nous soulignons).

31. Albertine Necker de Saussure, *Notice sur le caractère et les écrits de Madame de Staël*, Paris, Treuttel et Würtz, 1820, p. CVI.

32. Barbey d'Aurevilly, *Gœthe et Diderot* [1880], Genève, Slatkine Reprints, 1913, p. 166.

33. Michèle Rosellini, *Usages des vies*, ouvr. cité, p. 26.

34. L'adjectif apparaît sous la plume de Pierre Macherey dans sa définition des héroïnes staëliennes, présentées comme des « individualités composites », *À quoi pense la littérature ? Exercices de philosophie littéraire*, Paris, PUF, 1990, p. 25.

35. Staël, *De la littérature* [1800], dans *Œuvres complètes de Madame de Staël*, I, 2, Stéphanie Genand (dir.), éd. Jean Goldzink, Paris, Champion, 2013, p. 371.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - - - 89.156.137.23 - 19/01/2019 11h20. © La Découverte

Un tel programme dessine un corpus spécifique. Il réunit, pardelà l'héritage critique de Rousseau, des écrivains délibérément restés à l'écart du projet autobiographique. Ce choix, d'autant plus spectaculaire qu'il naît dans le sillage des *Confessions*, caractérise des figures heurtées et par l'utopie d'une identité sans mystères et par la violence d'une assimilation de leurs créations à leurs personnes réelles. Née d'une énergie à rebours de la fixité, où « le bonheur caméléonesque de la contrefaçon et de la métamorphose[36] » voue l'œuvre à une perpétuelle circulation, de l'interdit qui assimile la publicité féminine à une menace sociale ou du scandale qui transforme précocement le nom en marque infamante, cette esthétique de la disjonction rassemble les auteurs qui préfèrent la trace fugitive au monument. Diderot, Staël et Sade habitent ce Panthéon dispersé. Si les rapprocher peut surprendre compte tenu des divergences philosophiques et morales qui séparent *a priori* leurs ouvrages, leur postérité problématique, à l'image de leurs tombeaux, invite à les rassembler sous la bannière de la diversité et du mouvement. Cette gémellité posthume semble parfois le fruit du hasard : nul ne pouvait prévoir que la profanation de l'Église Saint-Roch, pendant la Révolution, allait faire disparaître à jamais le corps de Diderot, religieusement inhumé le 1er août 1784 conformément au désir de sa famille. Reste que cette dissémination fortuite offre à l'œuvre le miroir stratégique d'une mort laissée en perpétuel devenir. Il en va de même pour G. de Staël : la salonnière parisienne, en butte sa vie entière au reproche d'avoir composé, avec *De l'Allemagne* un ouvrage qui « n'est point français[37] », choisit dès 1810 de reposer à Coppet, en Suisse, aux côtés de ses parents. À l'éternelle hostilité des autorités, qui lui répètent que « l'air de ce pays ne [lui] convenait point[38] », elle oppose l'ailleurs consenti et l'élaboration, explicite dans *Dix années d'exil*, d'une nationalité transfrontalière : « C'est ainsi que je fus obligée de quitter en fugitive deux patries, la Suisse et la France[39] ». Ce tom-

36. Jean-Claude Bonnet, *Diderot. Textes et débats*, Paris, Le Livre de Poche, 1984, p. 352.

37. La célèbre phrase du Duc de Rovigo est citée par Staël dans la préface de *De l'Allemagne* [1813], éd. Simone Balayé, Paris, Garnier, 1968, t. 1, p. 39.

38. *Ibid*.

39. Staël, *Dix années d'exil* [1810-1812], éd. Simone Balayé et Mariella Vianello Bonifacio, Paris, Fayard, 1996, p. 230.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - - - 89.156.137.23 - 19/01/2019 11h20. © La Découverte

beau marginal oppose à l'inscription de Staël dans le patrimoine hexagonal l'éternel obstacle d'un pas de côté : à la femme « étrangère », la sépulture déracinée. Le testament de Sade programme lui aussi le clair-obscur de son nom dans la mémoire collective :

> […] je veux que [mon corps] soit placé, sans aucune espèce de cérémonie dans le premier taillis fourré qui se trouve à droite dans le petit bois en y entrant du côté de l'ancien château par la grande allée qui le partage. […] La fosse une fois recouverte il sera semé dessus des glands, afin que par la suite le terrain de ladite fosse se trouvant regarni […], les traces de ma tombe disparaissent de dessus la surface de la terre comme je me flatte que ma mémoire s'effacera de l'esprit des hommes, excepté néanmoins du petit nombre de ceux qui ont bien voulu m'aimer jusqu'au dernier moment et dont j'emporte un bien doux souvenir au tombeau[40].

L'image des « glands », si elle renoue, en langue sadienne, avec la vitalité d'une nature dont les énergies nourrissent l'élan de la vie, ridiculise le mythe de l'épitaphe. Le grand seigneur méchant homme choisit, pour emblème de sa postérité, un symbole à la fois dérisoire et joyeux. Cette sortie en forme de disparition, loin d'un ultime caprice, offre au « trop célèbre[41] » Marquis la liberté d'échapper aux légendes qui substituent à sa personne réelle, dès l'affaire d'Arcueil en 1768, « le fantasme social qui […] va se traduire dans l'invention romanesque de Sade[42] ». Celui dont l' « histoire est déjà littérature[43] » sait que son écriture autobiographique n'échappera plus au soupçon de l'affabulation ni à la réhabilitation d'un nom devenu l'incarnation du scandale.

Ces tombeaux émigrés, disparus ou anonymes scellent les trajectoires d'auteurs inlassablement à la recherche d'une place. Qu'il s'agisse de l'échelle européenne d'une création chez eux inséparable de la sève étrangère – l'*Éloge de Richardson*, l'*Essai sur les fictions* et l'*Idée sur les romans* louent unanimement la vigueur salutaire

40. Sade, Testament, dans *Œuvres complètes du Marquis de Sade*, éd. Annie Le Brun et Jean-Jacques Pauvert, Paris, J.-J. Pauvert, 1991, t. XI, p. 158-159.

41. Le surnom de « la trop célèbre » fut donnée à Staël par Rosalie de Constant, cousine de Benjamin. Voir la lettre du 21 juin 1795 citée par Simone Balayé dans Dominique Verrey et Anne-Lise Delacrétaz (dir.), *Benjamin Constant et la Révolution française*, Genève, Droz, 1989, p. 104.

42. Michel Delon, « Introduction », *Œuvres*, Paris, Gallimard, 1990, t. I, p. XVI.

43. *Ibid.*, p. XIV.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - - - 89.156.137.23 - 19/01/2019 11h20. © La Découverte

des romans anglais et allemands – ou de parcours mobiles, scandés par des voyages, des exils, des condamnations et des fuites sur les routes, Diderot, Staël et Sade partagent le douloureux héritage d'être cosmopolites plus que français, nomades plus qu'installés, clandestins plus que modèles officiels. Un tel statut résulte à la fois d'une construction et d'un choix. La marginalisation que leur impose l'ordre social ou familial nourrit une œuvre dont la structure et l'écriture déjouent méthodiquement la fixation. L'hétérogénéité constitue, dans cette perspective, un instrument stratégique de dispersion : si les « gens de lettres », dont Voltaire explicite dans l'*Encyclopédie* la vocation éclectique[44], se doivent de ne jamais cantonner leur plume à un seul territoire, Diderot, Staël et Sade transforment cette exigence en principe : partagée entre poésie, théâtre et fiction, tragique et comique, politique et morale, philosophie et pornographie anonyme, leur œuvre résiste à qui tente d'en muséifier les contours. Cette parcellisation prédispose la mémoire de ces auteurs au fugitif, fût-il poussé, chez Diderot, jusqu'au choix extrême de la publication posthume. Comment penser la totalité de corpus mosaïques ? Dans quelle nomenclature les inscrire ?

La question s'avère d'autant plus délicate qu'à cette poétique de la dispersion correspond une conception inquiète de l'identité. Si Diderot écrit, découvrant son portrait par Michel Van Loo dans le *Salon* de 1767 : « Mes enfants, je vous préviens que ce n'est pas moi. […] Je ne fus jamais tel que vous me voyez là[45] », Sade prête au duc de Blangis la même surprise – « Oh ! Quelle énigme que l'homme[46] ! » –, avant que *De l'Allemagne* n'explicite cette division constitutive du « sentiment de notre identité » :

> Qu'est-ce donc qui atteste cette identité, si ce n'est le MOI toujours le même, qui voit passer devant son tribunal le MOI modifié par les impressions extérieures[47] ?

44. « On ne donne point ce nom à un homme qui avec peu de connaissances ne cultive qu'un seul genre », *Encyclopédie*, GENS DE LETTRES, Stuttgart-Bad Canstatt 1995, t. VII, p. 599.

45. Diderot, *Salon* de 1767, *Œuvres complètes*, éd. Else-Marie Bukdahl, Michel Delon et Annette Lorenceau, Paris, Hermann, 1990, t. XVI, p. 82.

46. Sade, *Les Cent Vingt Journées de Sodome*, *Œuvres*, I, éd. Michel Delon, p. 255.

47. *De l'Allemagne*, t. II, p. 147.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - - 89.156.137.23 - 19/01/2019 11h20. © La Découverte

Ces déclarations n'ont pas pour seule vocation de désarmer les assignations autoritaires. Elles sous-tendent la conviction profonde d'une étrangeté intérieure. La présence de cette altérité – ce que Staël définit encore, dans *De l'Allemagne*, comme « l'énigme de nous-mêmes[48] » – invalide par principe la transparence et la démarche autobiographiques : « Mais quand est-il lui[49] ? », se demande Sade dans le *Portefeuille d'un homme de lettres*. Loin de la simple provocation, cette question structure le programme esthétique et moral d'une création à qui l'*Idée sur les romans* demande de privilégier « la connaissance la plus essentielle […], celle du cœur de l'homme[50] ». Écho direct de la préface de *Delphine,* où Staël rappelle, citant Pope, que « The noblest Study of mankind is man[51] », la formule sadienne explicite l'impossible fixation d'une identité si complexe qu'elle ne pourra se raconter qu'en hypothèses et masques éphémères. Le défi s'impose au récit comme au tableau. Le portrait de Diderot fige, en la trahissant, la diversité constitutive de celui qui « avai[t] en une journée cent physionomies diverses, selon la chose dont [il] étai[t] affecté[52] ». Sade « homme de lettres » prévient de même son lecteur, en 1788, de l'insoluble diversité de ses projets : « Et n'y a-t-il pas dans cette manière un peu pour tout le monde[53] ? » À rebours de la fossilisation ou du monument, ces auteurs aspirent à un biographique émietté.

Son élaboration suppose une langue libre, qui sache raconter en masquant et retracer un parcours sans lui ôter ses incertitudes ni ses possibles. Le personnage offre dès lors un écran stratégique : il portera d'autant plus facilement une part de l'existence réelle qu'il aura lui aussi à cœur de réussir la fresque de sa vie. Les romans de Diderot, Staël et Sade se rejoignent dans l'importance décisive qu'y occupe la parole : celle du dialogue, clé de voûte des « contes » et du boudoir de Dolmancé, celle de la confession d'une existence préten-

48. *Ibid.*, p. 109.

49. Sade, *Le Portefeuille d'un homme de lettres*, manuscrit transcrit et commenté par Michel Delon, *Sade au travail*, Paris, Textuel, 2007, p. 24.

50. Sade, *Idée sur les romans*, Michel Delon (éd.), *Les Crimes de l'amour*, Paris, Gallimard, 1987 [1800], p. 43-44.

51. Staël, *Delphine*, *Œuvres complètes*, II, 2, éd. Simone Balayé et Lucia Omacini, Paris, Champion, 2004, p. 6.

52. *Salon* de 1767, p. 82.

53. *Le Portefeuille d'un homme de lettres*, *ibid.*

Document téléchargé depuis www.cairn.info - - - 89.156.137.23 - 19/01/2019 11h20. © La Découverte

dûment livrée sans fard : « Je vous ai promis, en vous quittant, de vous écrire mon journal tous les soirs[54] », écrit Delphine à sa cousine ; « C'est ce motif qui me résout à vaincre mon amour-propre […] en entreprenant ces mémoires où je peins une partie de mes malheurs sans talent et sans art[55] », annonce Suzanne au Marquis de Croismare ; « Vous raconter l'histoire de ma vie, madame […], c'est vous offrir l'exemple le plus frappant des malheurs de l'innocence[56] », commence Justine interrogée sur l'origine de ses infortunes. L'enjeu dépasse le *topos* contemporain du roman-mémoires. Définissant le récit, dans la préface de *Delphine*, comme « une sorte de confession, dérobée à ceux qui ont vécu comme à ceux qui vivront[57] », Staël souligne la profondeur d'une parole affranchie de tout artifice pour offrir l'illusion la plus complète de la vérité :

> Et comme on pourrait dire en observant tel ou tel homme, c'est par cette parole, c'est par ce regard, par cet accent qu'il trahit à son insu les bornes de son esprit ou de son âme ; de même dans les fictions, on pourrait montrer, dans quelle situation l'auteur a manqué de sensibilité véritable[58].

L'effet fictionnel, dont Diderot, Staël et Sade valorisent la puissance, suppose la mise en scène d'un récit de vie suffisamment convaincant pour bouleverser, par-delà l'auditoire ou le destinataire de la diégèse, l'humain lecteur. Les mêmes maîtres leur ont inspiré ce modèle d'une littérature si intense qu'elle se confond avec la vie : Rousseau et *La Nouvelle Héloïse*, dont « la lecture […] nous intéress[e] comme un événement de notre vie[59] », Richardson, qui oblige à « discuter sur la conduite de ses personnages, comme sur des événements réels[60] ». Ces chefs d'œuvres inimitables apprennent, avant l'art d'écrire, celui de la lecture investie : « Ô Richardson ! On prend, malgré qu'on en ait, un rôle dans tous tes ouvrages[61]. » Le talent pathétique, à qui Staël subordonne

54. *Delphine*, p. 32.
55. Diderot, *La Religieuse* [1797], *Contes et romans*, éd. M. Delon, Paris, Gallimard, 2004, p. 241.
56. Sade, *Justine ou les malheurs de la vertu*, *Œuvres*, II, éd. Michel Delon, Paris, Gallimard, 1995, p. 141-142.
57. *Delphine*, p. 6.
58. *Ibid.*, p. 4.
59. Staël, *Lettres sur Rousseau*, p. 67.
60. Diderot, *Éloge de Richardson*, *Contes et romans*, p. 903.
61. *Ibid.*, p. 898.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - - - 89.156.137.23 - 19/01/2019 11h20. © La Découverte

la mission consolatrice de la fiction, suppose l'identification du lecteur au personnage. Fondée sur la ressemblance avec des héros humains et donc imparfaits, à rebours des « caractères rangés[62] » dont les « Quelques réflexions sur le but moral de *Delphine* » dénoncent l'artifice, la sympathie ouvre le roman à la biographie du lecteur, à qui la vie des autres révèle les secrets de la sienne. Lisant Plutarque, explique *De la littérature*, « on peut y observer l'homme presque comme vivant[63] ».

Cette trangression des frontières entre la vie et l'œuvre, si elle porte la marque du génie, offre une scène où surgissent librement les traces de sa propre expérience. Si la lecture, telle que Diderot, Staël et Sade la rêvent, s'apparente à un voyage intense, presque douloureux tant la passion ne se dément jamais – « Tu dois des dédommagements au lecteur quand tu le forces de quitter ce qui l'intéresse[64] », proclame l'*Idée sur les romans* – l'écriture mobilise elle aussi une identité tout entière au service de l'invention : « La première condition pour écrire, c'est une manière de sentir vive et forte[65] ». Loin de signer une faiblesse, cet entrelacs apaise les dilemmes d'une identité incapable de réconcilier l'écrivain et le personnage social. Aux malentendus qui condamnent l'autobiographie à l'aporie, le roman investi, celui qui « fait, pour ainsi dire, la transition entre la vie réelle et la vie imaginaire[66] », ménage un espace trouble : non par lâcheté, mais parce qu'à l'utopie de la connaissance de soi, les auteurs illégitimes préfèrent les textes où « les souvenirs personnels tiennent souvent […] lieu d'invention[67] ». En marge du Panthéon et des silences du marbre, le tournant des Lumières abrite le cimetière vivant des œuvres qui nous parlent.

Stéphanie Genand
Université de Rouen. Institut Universitaire de France

62. *Delphine*, p. 725.
63. *De la littérature*, p. 225.
64. *Idée sur les romans*, p. 46.
65. *De l'Allemagne*, t. I, p. 160.
66. *Ibid.*, t. II, p. 41.
67. *Ibid.*

Document téléchargé depuis www.cairn.info - - - 89.156.137.23 - 19/01/2019 11h20. © La Découverte